

JUDYTA ZBIERSKA-MOŚCICKA

Université de Varsovie

LE VOYAGE À TRAVERS L'HISTOIRE DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE DE FRANÇOISE LALANDE

Abstract. Zbierska-Mościcka Judyta, *Le voyage à travers l'histoire dans l'œuvre romanesque de Françoise Lalande* [A trip across history in the novels of Françoise Lalande], *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXIX/1: 2012, pp. 81-88, ISBN 978-83-232-2410-5, ISSN 0137-2475, eISSN 2084-4158.

From *Daniel ou Israël* (1987) through *Noir* (2000) and *Une Belge méchante* (2007) and as far as to *La séduction des hommes tristes* (2010) Françoise Lalande's narratives aspire to give account of the history of human kind, not limited by any specific time or space. In her works, Europe's history is mixed with history of the world, social with political history, the ancient one describing fate of the Jews with present times, giving account of the events happening before our eyes. The author, convinced of writer's necessary involvement, reacts to all signs of injustice and brutality so characteristic for the 20th century's history. Lalande tells us how to live the history playing, according to the author, a key role in creation of our identity. Something that she, as a Jew herself and citizen of the world, is fully aware of.

Keywords. Lalande, Belgian literature, history, travel, identity

L'idée de Michel de Certeau que „tout récit est un récit de voyage” (1990 : 171), idée fertile en développements possibles, semble bien résumer la conception que Françoise Lalande se fait de l'histoire. Car le voyage, qu'il soit exploration spontanée, examen méticuleux, expérience affective ou purement mentale, qu'il soit enfin fait réellement vécu ou désir inaccompli, s'organise à la manière d'un récit. Il est une histoire accumulant faits, images et émotions qui s'expriment dans la durée. Le voyage, élément familier de Françoise Lalande, engage un regard pour ainsi dire diachronique, sensible à la durée, à la continuité mais aussi aux interférences, carrefours, parallélismes, bref aux rythmes et modalités qui orchestrent le cours des choses, ici comme ailleurs. Chez Lalande, l'ici est mouvant, il se déplace comme elle, avec elle. « Je décidai qu'un jour je partirais, que je quitterais les Ardennes, le Petit Royaume, ma famille d'étrangeté » (2007 : 66-67), a-t-elle écrit dans *Une Belge méchante*. La romancière, née en 1941 en Ardenne belge, d'une mère juive allemande et d'un père français s'éprouve comme génétiquement condamnée au nomadisme, sort qu'elle semble d'ailleurs accepter avec gratitude, vu notamment le bénéfice de la différence et de la variété dont il la comble. Elle se reconnaît appartenir à la deuxième

génération d'émigrés, « héritiers de ceux qui gardent en eux la mémoire des voyages et des exils » (2007 : 80).

Le voyage est donc, chez Lalande, le point de départ de sa propre histoire familiale racontée au fil de presque tous ses écrits romanesques à partir du plus intime, voire intimiste *Gardien d'abalones* en 1983, à travers *Cœur de feutre* (1984), *Daniel ou Israël* (1987), *Noir* (2000), *Sentiments inavouables* (2006) jusqu'au mi-essai mi-fiction *Une Belge méchante* en 2007 et *La séduction des hommes tristes* en 2010. Cette histoire familiale, incomplète, tissée de fragments épars, de bribes de souvenirs, accueille, de fissure en fissure, des éclats de l'histoire de l'humanité. Car comment dire autrement tous ces glissements dans le passé où se croisent les destins de famille et ceux de l'Europe ou bien, comment dire ces ruptures qui inscrivent dans le récit individuel les récits des autres ? Hommes, femmes, enfants ; empereurs, étudiants, bébés de six mois, écrivains ; peuples, sociétés, nations ; belges, colombiens, chinois, juifs et d'autres encore, tout le monde y passe. L'histoire politique côtoie l'histoire de la littérature, l'histoire sociale rejoint l'histoire économique, l'actualité agressive et tapageuse se confond avec un passé tenace, lent parfois à s'effacer.

Trois problèmes appellent, dans ce contexte, un examen attentif et demandent une première description. Tout d'abord les formes de l'histoire qu'accueille l'œuvre de Françoise Lalande. Il s'y trouve en effet un mélange surprenant d'informations, souvent d'ordre journalistique, qui correspondent à différents domaines ou aspects de l'histoire de l'humanité. En faire un classement révélera certaines constantes et, partant, des mobiles du choix qu'opère la romancière au milieu de cette richesse documentaire. Le mode de fonctionnement de ces différents avatars de l'histoire humaine complétera l'image de la place de l'histoire dans les textes narratifs de Lalande. L'histoire tantôt adhère aisément à une vie, tantôt y fait une irruption brutale en interrompant le cours d'une narration. Question de poétique, certainement, mais il semble aussi – question d'éthique. Le comment rejoint ainsi le pourquoi de cette présence variée mais constante de l'histoire dans les récits de Françoise Lalande.

La romancière est visiblement partagée entre deux mouvements de prime abord opposés mais qui, sous sa plume, curieusement, s'accordent : silence ou refoulement d'une part et volubilité insistante de l'autre. Ces deux mouvements coïncident avec les deux formes fondamentales de l'histoire présentes dans l'œuvre de Lalande. Il s'agit premièrement de l'histoire politique d'avant 1940 avec une nette prédilection pour la période de la deuxième guerre mondiale, que complètent les éléments de l'histoire politique, tant européenne que mondiale, de l'après-guerre, voire de la période contemporaine du moment d'écriture. Deuxièmement, interviennent les éléments de l'histoire qu'on appellera après Le Goff et Nora « immédiate » (1974 : XI), et qui relèvent de domaines fort variés : économie, société, morale, écologie, médecine. Le premier type d'histoire, et notamment le thème de la souffrance des Juifs au temps de la dernière guerre, correspond au mouvement du silence et d'une exploration laborieuse et taciturne du passé familial s'effectuant au rythme de retours

tantôt involontaires, tantôt voulus, à une période honteuse de l'histoire de l'humanité. Le deuxième s'accorde avec l'ambiance du moment présent où la réalité tapageuse et agressive nous envahit inlassablement à coups d'articles de presse et de spots télévisés, sans nous laisser le temps à la réflexion¹. La présence du premier type d'histoire, et notamment du thème des Juifs, se justifie par l'expérience familiale : trois membres de la famille Keil, famille maternelle de Françoise Lalande, ont passé par les camps. Le deuxième surgit d'un vécu personnel : lors de ses voyages, notamment en Colombie et en Équateur, la romancière fait l'expérience d'une iniquité bouleversante qui caractérise les sociétés sud-américaines. De retour en Belgique, elle entre dans Amnesty Internationale Belgique où elle occupe le poste d'administrateur².

Les deux types d'histoire et les deux attitudes qu'ils impliquent trouvent chez Lalande une réalisation en accord avec ses instincts et besoins. Même si elle se dit « écrivain du présent » (2007 : 72), à l'écoute des souffrants et des miséreux, elle se reconnaît porteuse de la mémoire d'une famille que la grande Histoire a emportée dans son tourbillon douloureux. « [...] que je sois née en Ardenne, dans la maison de mon grand-père maternel, constitue un fait de première importance [...], cette péripétie de mon histoire personnelle crée mon mythe familial et nourrit mon écriture, le questionnement sur les origines colle à ma plume » (2007 : 28)³, explique-t-elle dans *Une Belge méchante*.

Ce « questionnement sur les origines », comme elle dit, est peut-être le plus dramatiquement exprimé dans la parole inaugurale du roman *Daniel ou Israël*, prononcée par l'héroïne Léna Keil : « – Je n'ai pas de langue maternelle parce que ma mère m'a menti » (1987 : 9). Léna, ayant perdu la mémoire lors d'un accident de voiture, travaille en compagnie d'un docteur psychothérapeute, à la récupérer. Beau prétexte à un règlement de comptes avec soi-même et sa famille ainsi qu'à la reconstruction des liens perdus avec son passé. Car Léna porte en elle le poids d'un reniement qui lui a été légué par sa grand-mère. Celle-ci, avant de mourir, a ordonné à sa famille de « renoncer au yiddish et à la langue allemande » et à son fils et père de Léna, elle a prédit : « Un jour [...] tu t'appelleras Jean. Tu prendras comme femme une fille du pays qui s'appellera 'Marie'. Tu baptiseras les enfants qui te viendront d'elle. Tu perdras jusqu'à la mémoire de ton nom » (1987 : 193). Or Léna travaille à retrouver son nom, à récupérer sa langue. Elle reconnaît comme sien le geste de refoulement et d'oubli, hérité de ses ancêtres, elle l'analyse minutieusement en appelant en aide les souvenirs. Et le premier souvenir est celui de la guerre. Celle-ci n'apparaît pas dans le roman, ni dans *Daniel ou Israël* ni dans aucun autre, comme une suite chronologique

¹ Marc Augé en parle dans ses *Non-lieux...* (1992), quand il évoque la surabondance événementielle caractéristique de notre époque.

² Voir l'article « La langue de Françoise Lalande », dans *La Tribune de Bruxelles*, n°063, mars 2004, p. 19, www.tbx.be/fr/ArchiveArticle/390/app.rvb. Consulté le 4 déc. 2011.

³ Expliquons que les Keil, Juifs allemands, la famille maternelle de Françoise Lalande est originaire de Berlin d'où, à la fin du XIX^e s., ils sont partis entre autres vers la Belgique.

de faits et de noms bien connus, mais plutôt comme ambiance, sentiment, image, goût. Sentiment de peur devant les Allemands. Nécessité de trouver refuge, de s'effacer, de rester en silence, de ne pas dire son nom, de ne proférer aucune parole. Image d'une femme rescapée des camps. Goût de la tarte au riz, le dessert détesté par Léna mais indépassable car rêvé par les prisonnières du camp, et gravé comme tel dans la mémoire de Léna. Goût insipide des plats préparés par sa mère « que la guerre avait rendue parcimonieuse et qui affectionnait les mets les plus fades » (1987 : 56). L'Histoire, et celle des Juifs au cours de la deuxième guerre mondiale tout particulièrement, adhère aux personnages lalandiens de manière organique. L'obsession de « bien manger » témoigne de l'angoisse qu'a laissée l'expérience de la « faim tueuse des hommes dans les camps » (1987 : 129). Le corps de Liza, héroïne de *Sentiments inavouables*, se couvre d'hématomes au souvenir de son cousin mort sous les coups furieux de nazis.

La réalité de la guerre apparaît chez Lalande non comme événement daté, classé et nommé (excepté le nom d'Auschwitz), comme c'est le cas des événements appartenant à l'histoire immédiate, mais elle est vécue notamment au niveau individuel, intime. Le souvenir de guerre s'explique principalement par l'inquiétude identitaire éprouvée par l'héroïne. « L'absence d'une langue maternelle pèse sur ma vie, dit-elle. J'aurais aimé posséder comme les autres une langue, qui m'aurait donné l'assurance dont je suis dépourvue » (1987 : 20). Le manque (de langue en l'occurrence) la définit, l'insuffisance, l'effacement, l'oubli hérités de ses ancêtres semblent conditionner ses attitudes. Mais le silence qui lui a été imposé dans son enfance doit être brisé et la fuite s'amorce, dans ce paysage peint par la guerre, comme une solution incontournable.

Tout un programme se lit dans *Daniel ou Israël*, programme pour l'œuvre et pour les personnages qui dans tous les textes évoqués de Lalande sont, d'une manière ou d'une autre, en fuite. Louise Keil du *Gardien d'abalones*, pour fuir « la poussière grasse des pavés du Nord » (1994 : 84) se retrouve au Mexique. Agnès du *Cœur de feutre*, mal à l'aise dans son enfance problématique (perturbée par les parents incompréhensifs), s'échappe dans une relation épistolaire avec un Cambodgien. Anna en rupture avec Vronski se dépayse en quelque sorte en se faisant particulièrement réceptive à la sinistre rumeur du monde et en captant les échos et les bruits venus de partout. Liza Keil, la grand-mère de Léna, rêve de « fugue et de passion folle » (2006 : 25). Enfin, le héros anonyme de *La séduction des hommes tristes* s'exile au Mexique, chassé par les arbitraires de la Russie soviétique. Comme s'ils voulaient tous quitter la cave matricielle (où, pendant la guerre, est née Léna Keil) et rencontrer un autre monde, d'autres gens, la paix.

L'histoire politique de l'après-guerre n'est pas présente dans l'œuvre de Lalande de la même manière que celle des Juifs pendant la guerre. Éphémère, elle constitue une toile de fond mouvante, apparaît comme détail d'un paysage, complète la caractéristique d'un pays ou d'un personnage, enfin apporte un élément de plus dans la description de la méchanceté du monde. Car elle est surtout cruelle cette histoire des pays en ébullition révolutionnaire qui, comme la Russie soviétique, condamnent leurs

citoyens à l'errance (*La séduction des hommes tristes*). Cruelle, l'histoire du régime de Saddam Hussein qui permet le gazage des enfants kurdes. Cruelle, l'histoire des autorités chinoises qui, à la place Tian'anmen, massacrent les manifestants assoiffés de la démocratie. Une certaine solidarité humaine habite les personnages lalandiens qui se considèrent concernés par les événements qui ébranlent l'Afghanistan en 1979 ou la Pologne en 1981. Il se peut qu'étant donné leurs origines (juives ou russes) et la mémoire dont ils se doivent gardiens, une espèce de « surconscience » historique les caractérise, qui leur enjoint de témoigner. « Enfants des victimes » (c'est ainsi que se considèrent Léna et Daniel), ils observent avec vigilance le cours des choses et appellent, clament à la responsabilité. Touchés au vif par les crimes de la société industrielle, ils ponctuent les grandes catastrophes qui ont fait des morts et des blessés : Seveso (1976), Bhopal (1984), Tchernobyl (1986), Schweizerhalle (1986), et en cherchent les responsables.

Car l'histoire qui affecte les personnages lalandiens n'est pas uniquement celle de guerres, de traités, d'unions, d'interventions armées, de dictatures ou de pactes. La « dilatation du champs de l'histoire » observée dès les années 70 par Jacques Le Goff et Pierre Nora a permis à l'histoire de « s'enfoncer au niveau du quotidien, de l'ordinaire, des 'petits' ». Les auteurs de *Faire de l'histoire* indiquent bien la tendance de l'histoire contemporaine à « se cherche[r] à travers les notions d'histoire immédiate ou d'histoire du présent » (1974 : XI), ce qui permet à l'histoire traditionnelle d'annexer des éléments nouveaux provenant de domaines jusqu'ici ignorés ou sous-estimés (le climat, le corps, la fête, la mentalité, la cuisine) (1974 : XII). L'ouvrage dont il est question date des années 70 et nous savons bien qu'avec le développement des technologies modernes, – la télévision en direct et en continu ou l'internet, – l'histoire « immédiate » avec tout ce qu'elle charrie de varié, de saugrenu parfois, nous atteint directement.

On ne s'étonne donc pas que Françoise Lalande qui se dit « écrivain du présent » affecte volontiers ce type d'histoire. C'est notamment dans *Noir* et *Une Belge méchante* que le lecteur se trouve confronté à cette réalité immédiate. Confronté car le poids des faits et des événements cités est lourd à porter. Françoise Lalande est bien persuadée que le livre doit être une « bombe », qu'il naît au milieu de la douleur, qu'il émerge d'une blessure et qu'il témoigne d'une stupéfaction devant le monde (2007 : 5 et 92). Communiquer cette stupéfaction, l'offrir au lecteur narcissique trop occupé de lui-même, voilà la grande responsabilité de l'écrivain et *a fortiori* de l'écrivain du présent.

Noir est un récit autodiégétique de la rupture qui bouleverse la vie de la narratrice ; elle se cache sous le nom d'Anna (dont la liaison avec Vronski se termine)⁴, mais elle se reconnaît, vers la fin du récit, membre de la famille Keil. À cette histoire d'une relation qui touche à sa fin s'en ajoutent d'autres : celle du livre qu'écrit Anna⁵, celle

⁴ On devinera, sous les traits d'Anna et de Vronski, Françoise Lalande et Pierre Mertens.

⁵ Il s'agit bien de *Jean-Jacques et le plaisir* (1993) de Lalande, nommé littéralement dans

d'une société (belge ou colombienne) ou peut-être mieux, d'une morale contemporaine qui transparait dans les événements nous parvenant au quotidien, celle aussi de la littérature qui nous forme, qui nous rend sensibles et attentifs au monde.

De cette abondance de chroniques nous retiendrons notamment celle qui relate les monstruosité dont est capable la société d'aujourd'hui. Françoise Lalande se considère volontiers comme défenseur des souffrants, des marginaux : « [...] je serai jusqu'au bout celle qui témoigne, tant que s'avancera dans l'ombre des êtres fragiles la silhouette de leurs bourreaux [...] » (2007 : 98), affirme-t-elle dans *Une Belge méchante*. Le roman *Noir* est d'ailleurs dédié aux disparitions d'enfants, le drame qui a bouleversé l'opinion publique en Belgique et ailleurs, et qui a passé à l'histoire sous le nom de l'affaire Dutroux. *Noir* est, en effet, ponctué d'images d'enfants morts, violés et torturés, filles et garçons, adolescents et bébés, qui ont péri en proie à une violence incompréhensible, en Belgique, dans les années 90. L'enfant reste dans l'œuvre de Lalande comme l'emblème de la méchanceté du monde. Le destin tragique de Melissa ou de Julie, médiatisé et entendu dans le monde entier s'inscrit dans la longue liste de crimes de la société contemporaine dont les enfants sont les premières et les plus honteuses victimes. Lalande, convaincue de son rôle de témoin de son temps, note scrupuleusement les « nettoyages » pratiqués en Colombie, consistant à tuer d'une balle dans la nuque, des enfants sans abri, endormis dans le Parc national de Bogota. Elle énonce des litanies émouvantes où passent les cortèges d'enfants malmenés : « les enfants palestiniens tués par les soldats d'Israël, les enfants israéliens assassinés par les grenades palestiniennes, les enfants des bidonvilles en Amérique latine, les enfants d'Asie vendus aux touristes, les enfants affamés d'Ethiopie, [...] les enfants roumains orphelins atteints du sida [...] » (2000 : 187) et la liste n'est pas exhaustive. Le terrorisme, la misère qui mène à la délinquance, la drogue – Lalande n'omet aucune maladie qui sévit aujourd'hui un peu partout dans le monde. Elle se fait chroniqueuse d'attentats terroristes manqués ou d'affrontements sanglants entre les cartels colombiens. Elle note la catastrophe du MIG soviétique qui s'écrase en 1989 à Kooigem près de Courtrai. Elle esquisse les portraits de fous qu'on rencontre dans le métro ou qui nous croisent dans la rue. Elle enregistre enfin les dates de morts de grands écrivains dont les œuvres ont balisé le XX^e siècle : Proust, Kafka, Joyce, Woolf et quelques autres encore. La chronique du présent rejoint celle du passé. Il y a d'ailleurs, selon Lalande, un lien nécessaire entre les deux : « les violences d'aujourd'hui viennent de [...] l'indépassable Auschwitz » (2007 : 93).

La romancière choisit ainsi deux voies par lesquelles l'Histoire entre dans la vie de ses personnages. La première, on l'a vu dans le récit de la souffrance des Juifs, consiste à lui faire épouser le destin individuel. La grande Histoire fait partie

le roman. On notera à l'occasion que la passion de l'histoire (ou des histoires) se manifeste chez Françoise Lalande aussi dans son intérêt pour la biographie. Elle est en effet l'auteur de quelques textes à caractère biographique : *Madame Rimbaud* (1987), *Christian Dotremont, inventeur de Cobra* (2000), *Ils venaient du Nord* (2004).

de l'histoire familiale, émerge dans les comportements, imprègne les corps, participe à la vie quotidienne des personnages, en constitue un cadre (la première rencontre des amoureux Léna et Daniel se déroule lors de la manifestation contre le régime polonais de 1981). La deuxième voie, qui concerne principalement l'histoire immédiate, se définit par une action en quelque sorte épidermique, qui touche notamment l'émotion du personnage (et partant celle du lecteur). Le procédé est bien visible dans *Noir* où le cours de la narration est constamment interrompu par l'irruption de l'image d'un misérable dont le sort nous émeut. L'image, sans aucun lien apparent avec le fil conducteur du roman, survient inopinément à la manière d'un flash télévisé, une rupture au milieu du récit. Le caractère journalistique d'un tel procédé est patent. L'image revêt le caractère de l'événement, phénomène propre à l'histoire immédiate. On dirait après Pierre Nora qu'il s'agit ici d'un « événement monstrueux » (1974 : 215) tant il est révoltant dans son énormité. Citons pour l'exemple l'image de la tragédie d'Omayra Sanchez, la petite Colombienne, étouffant sous la boue après l'éruption du volcan en novembre 1985, tragédie soigneusement filmée :

Pourtant, tout n'a pas été montré : les caméras, contrairement à ce que pensent la plupart des téléspectateurs, n'ont pas filmé la mort d'Omayra en direct, non, les caméras ont montré l'agonie de la fillette, mais quand la mort est arrivée, parce qu'elle n'était pas spectaculaire [elle est morte seule à l'hôpital], cela les caméras ne nous l'ont pas montré (2000 : 220-221).

Lalande recourt à la poétique de l'événement tout en le dénôçant comme superficiel et en dénudant son hypocrisie. Elle contribue à mieux cerner le caractère de l'histoire contemporaine, celle du présent, qui se définit notamment par sa nature inchoative. Le fait qu'on affronte, l'événement qui rompt notre routine quotidienne demande donc notre attention, une vigilance toute particulière qui saura, au moment convenable, remplacer l'émotion par une évaluation lucide. Pierre Nora remarque, en effet, que l'événement, proposé tel qu'il l'est dans les médias « se vide » de sa « signification intellectuelle » « au profit de ses virtualités émotionnelles » (1974 : 216). Françoise Lalande tient à émouvoir, mais désire aussi que l'émotion ne soit pas le dernier mouvement de l'âme ou de l'esprit de qui l'éprouve. Elle nous assure dans l'incipit d'*Une Belge méchante* : « Je veux que chacun de mes livres soit une bombe pour mon lecteur, non pas la bombe qui lui éclaterait au visage et l'aveuglerait, mais celle qui, explosant à l'intérieur, provoquerait émotions, lucidité, stimulations [...] » (2007 : 5).

Ce canonage d'événements-monstres venus de toute part que subit le personnage (ou peut-être plus encore le lecteur) de *Noir* semble tracer le chemin de tout un chacun, chemin qui consisterait à sortir de soi, à se pencher sur l'autre, à se frotter à la réalité ambiante, car c'est elle qui nous forme. L'Histoire, celle au passé et celle au présent, c'est pour Lalande un voyage à travers le monde, un voyage lucide qui signifie une participation responsable à la vie l'un de l'autre et qui, d'autre part, mène aussi à soi-même. C'est un voyage qui enseigne la responsabilité, la tendresse humaine, la tolérance et l'ouverture. Un péripèle dont le sens consiste également à se construire,

au travers des récits des autres, une identité à soi, mais pas une « identité meurtrière » (2007 : 102) qui risquerait de basculer dans le chauvinisme tueur, mais une identité « diasporique » (2008 : 161), « identité à facettes multiples » (2007 : 102). Un voyage enfin qui permet à la plus jeune héritière de la famille Keil, « pour la première fois de sa vie », de « s'adresse[r] à sa grand-mère dans ce que furent ses origines » et dire « emportée par la joie : *Le Haïm ! Tsu lebn ! À la vie !* » (2006 : 150).

BIBLIOGRAPHIE

- Augé, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris : Seuil.
- Certeau, M. de (1990). *L'invention du quotidien. 1. arts de faire*, Paris : Gallimard.
- Lalande, F. (1987). *Daniel ou Israël*, Paris : Acropole.
- (1994). *Le gardien d'abalones*, Bruxelles : Labor.
- (2000). *Noir*, Bruxelles : Ancrage.
- (2006). *Sentiments inavouables*, Bruxelles : Labor.
- (2007). *Une Belge méchante*, Bruxelles : Le Grand Miroir.
- (2010). *La séduction des hommes tristes*, Bruxelles : Luce Wilquin.
- « La langue de Françoise Lalande », *La Tribune de Bruxelles*, n° 63, mars 2004 à consulter sur le site www.tbx.be/fr/ArchiveArticle/390/app.rvb.
- Lasserre, A., Simon, A. (dir.) (2008). *Nomadismes des romancières contemporaines de langue française*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Le Goff, J., Nora, P. (dir.) (1974). *Faire de l'histoire. Nouveaux problèmes*, Paris : Gallimard.
- Nora, P. (1974). « Le retour de l'événement » in J. Le Goff, Nora P. (1974). *Faire de l'histoire. Nouveaux problèmes*, Paris : Gallimard.